

Roland Cailleux
SAINT-GENÈS
ou la vie brève



le dilettante

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Une lecture, Gallimard, 1948 ; *Le Serpent à plumes*, 2007.

À chacun sa chance, sous le pseudonyme
de Richard Desmond, Pierre Horay, 1953.

Les Esprits animaux, Gallimard, 1955.

L'Escalier de Jean-Paul Sartre, sous le pseudonyme
d'Yves Lecœur, Gallimard, 1956.

À moi-même inconnu, Albin Michel, 1978.

La Religion du cœur, Grasset, 1985.

SUR ROLAND CAILLEUX

Avec Roland Cailleux, Mercure de France, 1985.

Roland Cailleux

Saint-Genès
ou la vie brève

avec un chapitre inédit

préface de Michel Déon
de l'Académie française

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Saint-Genès ou la vie brève a paru pour la première fois
aux éditions Gallimard en 1943.

© le dilettante, 2011
ISBN 978-2-84263-650-0

Préface

Publié pour la première fois par Gallimard en 1943, *Saint-Genès* de Roland Cailleux reparait en 2011. C'est dire que peu de ses premiers lecteurs sont encore là pour évoquer le souvenir, alors excellent de son apparition et combien il nous entraînait dans une autre société, la société d'avant la guerre, d'avant la grande humiliation de 1940. À quelques jours près, *Saint-Genès* paraissait en même temps que le *Gilles* de Drieu La Rochelle, fort mutilé par les censures d'alors, ce qui passa pour un comble. *Saint-Genès* ne craignait pas ces foudres. Le roman se déroulait hors du temps réel, dans un autre temps qui avait été celui de la France en paix avec ses voisins, livrée toutefois à ses passions viscérales et à ses guérillas intestines autour des problèmes de la religion, de l'amitié, de ce qu'on appelle communément l'amour ou le désamour, de la politique et des Arts, enfin de l'Éducation, sans oublier quelques accès de fièvres diverses et guéries dans le sang ou l'oubli. On le voit : l'ambition de l'auteur était grande, et même intimidante pour le lecteur qui se risquait à lire le roman écrit par un inconnu dont on nous prévenait que, dans la vie, il exerçait la médecine.

Cela dit, *Saint-Genès* n'était en rien une ordonnance mais, déjà, un diagnostic spontané à une époque forcément

assez timide. Rappelons que les années de l'Occupation allemande furent, néanmoins, le foyer d'une éclatante revanche sur les armes : *Saint-Genès* paraissait après *L'Étranger* de Camus (1942), *L'Invitée* de Simone de Beauvoir (1943), les romans, les essais de Mauriac, de Giono, de Montherlant, en même temps que le théâtre de ces quatre années noires vibrant au *Soulier de Satin* de Claudel, à *La Reine morte* de Montherlant ou à *l'Antigone* d'Anouilh si transparente dans sa révolte que les spectateurs quittaient le théâtre en rasant les murs comme si les poursuivaient encore les hommes aux longs manteaux de cuir.

Saint-Genès n'appartenait à aucun genre. Pour la commodité, on pourrait le baptiser roman, un terme qui à l'époque cernait étroitement un livre racontant une histoire. Dans le cas de *Saint-Genès*, le lecteur est désorienté, souvent pris à contre-pied. En quelques pages un récit très romanesque passe soudain à des réflexions sur les affinités électives commandées par les hasards de l'existence.

« Je suis stupéfait d'être là, d'être préféré. Il me semble que sa pureté, ses vertus, je m'entends, la désignaient depuis qu'elle est née. [...] Je ne suis pas digne d'être aimé d'elle. Mon bonheur me semblerait plus justifié s'il était incertain, fugitif. Chaque jour qui passe serait une grâce de plus. »

La chronologie est brouillonne, avec des personnages qui entrent et sortent sans que l'auteur ait le temps et le goût de les retenir ou de les rappeler par la manche : « Encore un mot, s'il vous plaît. » Nous ne saurons jamais quels sont les préférés de l'auteur tant il en dispose selon son humeur. Cet avatar de roman est la vie même, avec ses inégalités, ses inconséquences et ce quelque chose de plus qui n'est pas forcément romanesque : une intelligence

dispensée avec brio, c'est-à-dire souvent avec cruauté. Au passage, on s'amuse de l'intervention fictive d'un lecteur ou de l'auteur qui sort de son récit pour lui répondre. On voit bien le plaisir que Roland Cailleux avait pris à ces jeux de cache-cache, interrompant son récit pour écrire un fort beau conte pour jeunes filles d'autrefois.

N'est-ce pas dans ces apartés que se prolongent nos songes et nos naïvetés ? « Nous fuyons la vulgarité plus que la mort », dit Cailleux. Le médecin, parfois, se dévoile :

« Ton moi a la laideur d'une hernie. »

À propos de bottes, il revient sur l'éducation des enfants et balaye de quelques mots les « grandes prétentions » modernes et psychanalytiques qui ne vaudront jamais les leçons de Julia, la gouvernante à laquelle les parents l'ont confié.

Une note vivante est donnée quand l'homme enfin mûr revoit la propriété familiale : Viverolles. Cailleux lisait-il Larbaud et tout ce que celui-là avait, enfant, enfermé, à Valbois, dans un musée de souvenirs et d'émotions, la propriété de famille dans le Bourbonnais dont il fit une mythique principauté ? Viverolles est un autre Valbois et garde la mémoire secrète des parfums qui marquent l'enfance. Oui, le paradis était, peut-être, là et nous ne l'avions pas compris, mais c'est le propre des paradis (comme des enfers) d'ensorceler des enfants et de n'être reconnus que trop tard...

Autre note si larbaldienne qu'elle a pu être inspirée par l'émerveillement des grandes et bruyantes automobiles :

« C'était à la vie à la mort avec cette grosse bête... elle n'avait rien oublié de ses promenades. »

Un premier temps, les êtres et les objets ne sont que de fragiles témoins qui parleront seulement de leur vieillissement et du nôtre. Comme il faut qu'une femme porte

la promesse d'un enfant pour que « commence un grand secret ».

Ces quelques pépites cachées parmi des centaines d'autres sont le bonheur de ce livre à ouvrir comme le parfait exemple du roman d'apprentissage à l'heure où il parut, où tout était à reconstruire dans les esprits et les œuvres.

Michel Déon
de l'Académie française

P.-S. – Le nouvel éditeur de Roland Cailleux a eu la chance de mettre la main sur des pages inédites de son auteur, pages écartées à la première publication mais reprises et insérées dans cette nouvelle édition. Ce pastiche raille avec férocité les prétentions et les clichés de la critique littéraire retranchée derrière ses poncifs et ses diktats. Par la plume d'un critique imaginaire, Cailleux se moque de lui-même. Son livre, dit l'auto-censeur, est un grand désordre et il lui reproche le plus grave des défauts : on ne doit pas savoir ce que le romancier pense de ses personnages, ni dans quelle époque il se situe, historiquement et géographiquement. En fait, ajoute le critique avec un sérieux imperturbable : « Cailleux se dérobe derrière l'objectivisme et préfère mettre sur le compte de ses héros ses erreurs de jugement et son ignorance. » Autrement dit : la vie telle qu'elle est.

La critique n'a heureusement pas toujours été aussi bête et on reprochera peut-être à l'auteur de l'avoir psychanalysée avec autant de cruauté. Ce didactisme est un amusant canular et on comprend que Cailleux se soit offert là une occasion de régler leur compte aux pions et à leurs oukases. Ce qu'il fera encore plus brillamment en 1948 avec *Une lecture* avant de s'effacer modestement en nous laissant deux chefs-d'œuvre.

1

Si quelqu'un trouve ce carnet, je le prie de bien vouloir le rapporter aussitôt au concierge de l'école Bossuet, 6, rue Guynemer, Paris, VI^e. En le déposant, il faudra donner mon nom : Saint-Genès, élève de quatrième. Tout en souhaitant n'avoir à déranger personne, je remercie d'avance celui qui me rendra ce service. Si c'est une personne de ma famille ou du collège, je la supplie de ne pas lire plus loin.

Je n'ai jamais fait de journal et je ne sais par où commencer; mais il faut que j'écrive pour y voir clair, une chose extraordinaire m'étant arrivée aujourd'hui*.

Pour mes Pâques, j'étais allé à Saint-Étienne-du-Mont, avec l'intention de me confesser. J'en suis revenu maintenant, je n'ai pas vu de prêtre, et mon cœur n'a pas cessé de battre depuis que j'ai commencé à me recueillir là-bas jusqu'à cette minute où j'écris.

Je parlerai de mon examen de conscience tout à l'heure, et je dirai tout. Mais avant d'y venir, je veux déblayer tous

* Je me relis à quinze ans, pour ma honte. Que signifie tout ce charabia? Oui, quelque chose de tout nouveau s'était passé ce jour-là, mais je ne savais le définir. Si bien qu'à côté de vérités entrevues pour la première fois, je croyais encore à vingt épaisses sottises. Suis-je sorti d'un pareil benêt?

ces souvenirs, ces idées que j'ai eues sur ma vie, dans ma famille et au collège.

J'ai treize ans, j'ai commencé mes études il y a longtemps à Bossuet. C'est une pension religieuse. Depuis cette année on nous envoie suivre les cours du lycée Louis-le-Grand. Ma famille n'est pas nombreuse : papa, libraire, rue de Médicis, et grand-mère. Maman est morte quand j'étais tout petit.

Déjà je m'arrête et je veux montrer comme je suis bête. Entre la ligne précédente et celle-ci, j'ai commencé à rêver. Voici comment j'ai perdu le fil.

Je me disais que j'aurais pu être un camarade de Jésus quand il avait huit ans en Palestine. Je m'en donnais huit aussi. Nous aurions joué à saute-mouton ensemble, je lui aurais peut-être volé des billes et il n'en aurait rien dit. J'aurais été le second ou le troisième en classe, jamais premier à cause de lui, ce qui m'aurait fait enrager. Et puis j'aurais quitté l'école, je serais devenu un pharisien. Quand j'aurais eu un métier, j'aurais déclaré : « J'ai connu pendant mes études un garçon qui promettait. Il avait même été, dans un moment d'exaltation, en remontrant aux docteurs de la Loi. Bien entendu, ses parents étaient venus mettre fin à ses incartades. Ce que j'en dis, c'est pour montrer qu'il ne semblait pas ordinaire et qu'il avait beaucoup de dons. Total : il est devenu charpentier. » Je me serais senti bien fier de l'avoir rattrapé. Seulement, à trente ans, quand Jésus aurait commencé à faire parler de lui, j'aurais peut-être dit méchamment : « Sa manie le reprend. Quand il y a quelqu'un d'un peu anormal dans une famille, il est rare que l'on puisse le cacher longtemps. » Mais plus on aurait parlé de lui, plus j'aurais brûlé du désir de le revoir, sans vouloir le montrer. Si d'autres pharisiens m'avaient parlé de lui,

j'aurais insinué : « Vous savez, ce Jésus de Nazareth, je l'ai fréquenté autrefois. Il jouait à saute-mouton avec moi. Il y a même eu une histoire de billes entre nous. » Sans dire qui les avait prises à l'autre, mais sans dire qu'il les avait volées. Peut-être, au contraire, si on l'avait attaqué devant moi, j'aurais arrangé les choses : « Mais non, vous vous trompez, c'est quelqu'un de très bien et de très simple. Il ne veut pas la révolution. Il est un peu illuminé, mais il a un bon naturel. »

Toute cette histoire pour arriver à la Passion, scène capitale à laquelle je me mêlais très souvent dans mes rêves. J'aurais fait honte à saint Pierre avec ses reniements de coq. J'aurais donné des gifles à Judas, ou même supprimé Barabbas. Et si on l'avait crucifié tout de même, j'aurais fait le pendant de saint Jean auprès de la Vierge. J'aurais embrassé les pieds du bon larron. Ensuite je n'aurais pas voulu manquer la déchirure du voile du temple. J'aurais couru aussi au sépulcre et bu du café en attendant la résurrection. Comme Jésus m'aurait pardonné jusqu'aux plaisanteries un peu méchantes sur saint Thomas, je ne l'aurais plus quitté jusqu'à la fin. Si je n'avais pas eu ma langue de feu, je me serais trouvé bien mortifié.

Voilà ma façon de réfléchir. Je ne suis pas fier*. Tout de suite, après ma décision de fixer des choses capitales, je m'embarque en fermant les yeux. C'est mon défaut de m'écouter trop et de toujours me demander la suite de mes histoires. Et même de me sentir plus malheureux ou plus tendre, en me figurant que je console saint Jean, qu'en allant visiter un camarade après son appendicite.

* Quel imbécile j'étais ! Je valais mieux en rêvant qu'en prétendant penser.

Comme j'écris mal*! Je croyais si facile de tout dire sans faire une composition de français. Je voudrais être très naturel et ne pas m'embrouiller dans de longues phrases. Je ne m'arrêterai maintenant que lorsque je serai au bout de mon rouleau.

Je ne suis pas tout à fait le même au collège et à la maison. Ainsi, je me sers souvent des conversations entendues au dîner, par exemple quand papa reçoit M. Jacques Copeau, pour étonner ceux de ma classe qui m'envient de si bien connaître les théâtres. Comme papa tient une librairie spécialisée où il vend tout ce qui se rapporte aux pièces et aux acteurs, il est très souvent invité par ceux qu'il connaît, et il en connaît beaucoup. Il m'emmène quelquefois aux matinées classiques et je ne m'y amuse pas toujours autant que je le dis à mes camarades. Enfin ceux-ci ne me croient pas bête, tandis qu'à la maison on n'écoute pas trop mes paroles. Il est vrai que je parle bien peu avec papa. D'abord il est vieux, il a quarante-huit ans. Et puis il lit beaucoup dès qu'il a fini de surveiller la librairie.

Il n'aime pas le désordre, pas plus dans ma chambre que dans la boutique. Il ne répond pas tout de suite quand on lui demande une permission, mais toujours après y avoir longuement réfléchi. Avec les autres comme avec moi, il a horreur des discours, il préfère les écouter. Il pose sans cesse des questions comme s'il ne comprenait pas. Il demande toujours pourquoi on dit ou fait les choses les plus simples. Il passerait des heures avec une actrice à lui faire exposer les raisons de son interprétation d'un rôle célèbre. Papa s'étonne aussi du plaisir que je prends

* Je n'avais pas froid aux yeux : une fois cet aveu lâché, je continuais sans faire une rature. Et j'ai eu un prix de français. Comment devaient écrire les autres?

à lire des choses qu'il n'aime pas, je le sens bien. Je trouve trop difficile de lui répondre quand il m'interroge à brûle-pourpoint. Pour moi, j'essaierai tout à l'heure.

Seulement, si un jour je voulais le dire à papa, j'aurais peur que ce ne soit pas possible. Il y a si longtemps que je n'ai pu lui montrer combien l'image qu'il se fait de moi est loin de ce que je suis*. Au beau milieu d'une classe de latin, en revanche, je voudrais lui parler, lui demander quel métier il aimerait me voir choisir plus tard. Une fois aussi, je voudrais le faire parler de maman. Mais il n'y a pas moyen d'y réussir dans cette boutique avec tous ces clients. Je ne vois papa qu'aux repas. Une nappe et des plats me coupent l'émotion. Mon désir de lui dire que je l'admire me reste au fond du gosier. Je ne me laisse aller que loin de ceux que j'aime. Pas tout à fait pourtant : avec grand-mère je parle bien.

Papa trouve peut-être que je ne lui ressemble pas. Mais je ne peux pas être comme il était à treize ans. Il me racontait que son père s'indignait lorsqu'il était petit : « Si tu n'es pas sérieux à neuf ans, à quel âge le seras-tu ? » Cela le faisait rire. En attendant, il voudrait déjà que j'aie fini mes études et sans doute aussi que je travaille avec lui. Je ne peux pas croire qu'il désirait être acteur dans sa jeunesse, avant de se marier. Il est vrai que M. Copeau paraît si sévère aussi. Enfin, pour tout dire, papa n'aime pas beaucoup avoir un fils aussi enfant.

Je reviens aux livres dont il se moque. Il s'écriait le mois dernier devant *Rouletabille* : « Comment, tu relis ces absurdités ! » Il ne connaît pas Gaston Leroux, comment peut-il savoir ce que c'est ? Moi, j'aime *La Dame en noir*.

* Eh ! j'étais gauche comme tous les fils uniques, mais obligé de me poser plus de questions aussi. Ce n'est pas drôle d'avoir un père admirable. Il vous écrase.

Bien sûr, dans mes lectures on trouve du bon et du mauvais*. Du mauvais d'abord. Si je suis encore abonné au *Petit Monde*, je me contente d'en regarder les dessins et les caricatures. J'avoue plus grave. Chaque année à Viverolles, chez grand-mère, depuis que j'ai neuf ans, je feuillette les mêmes vieux numéros des *Belles Images*. Et pourtant je sais par cœur « La Soirée mouvementée » ou « Le Voyage au fond de la mer ». Je me cache pour recommencer. Quand je suis seul aussi, je fais pis. Oh, que c'est difficile à raconter ! Quand grand-mère va rendre visite à Mme Bichet, on me laisse dans la bibliothèque. Derrière une rangée de livres, j'en ai trouvé un qui s'appelle *Les Organes de la génération*. C'est mal. Si grand-mère savait, elle qui me félicite chaque fois d'avoir été sage comme une image ! J'aime aussi *Le Savant Cosinus*. Mais il y a certains livres dont je n'ai pas honte du tout. Par exemple, je connais bien Tristan Bernard, ses romans et ses comédies. Et toutes les pièces qu'on jouait sur les Boulevards au temps où papa était jeune. Toute la collection de *La Petite Illustration théâtrale* se trouve d'ailleurs à Viverolles. Je ne comprends pas toujours. Henri Bataille ou Porto-Riche m'ennuient un peu. Mais je me rattrape avec Sacha Guitry. J'aime aussi beaucoup Colette dont j'ai lu *Le Blé en herbe*. Je ne me rappelle d'ailleurs pas bien l'histoire qui se passe au bord de la mer pendant les vacances. Papa m'a offert *Les Voyages de Gulliver*. Je croyais jusqu'à là que c'était pour les enfants. C'est mieux d'ailleurs. Quant aux livres de classe, j'en parlerai plus loin.

Quand je vais voir grand-mère, place des Vosges, j'en profite un peu pour visiter Paris. On passe sur la Seine et je guette pour apercevoir enfin des bateaux-mouches.

* Quelle prétention grotesque !

Je ne sais pas comment ils sont faits. En général, en dehors des théâtres où nous nous rendons par le métro, on ne me laisse pas quitter notre quartier. Ce que je connais le mieux, c'est le Luxembourg, du côté de la Roseraie. Et les galeries de l'Odéon. À Bossuet on nous emmène aussi en récréation dans le jardin. Quand nous jouons aux gendarmes et aux voleurs, je suis toujours voleur, car personne ne peut m'attraper. On dit que je cours comme une mouette, tout en crochets. J'ai bien peur d'écrire de la même façon.

Je préfère me promener autour des pelouses ou sous les arbres et loin de la surveillance de l'abbé Bastard. Je déteste les endroits où il y a trop de monde et où l'on crie. Ainsi je n'ai jamais joué au bateau sur le grand bassin. On est bousculé, on ne peut rien diriger soi-même, il faut laisser faire au vent.

Au contraire, sous les galeries de l'Odéon, au milieu du va-et-vient, on est libre de rester pendant des heures. On a le droit de regarder tous les volumes sans qu'on vous recommande sans cesse de ne pas gêner les clients. On ne vous oblige pas non plus à vous laver les mains tous les quarts d'heure. Et puis je découvre beaucoup plus de nouveautés que chez papa où l'on rencontre toujours les mêmes habitués qui viennent chercher les mêmes livres de décoration théâtrale ou d'histoire de l'art dramatique. Aux galeries de l'Odéon, on trouve immédiatement tous mes livres de classe, les traductions juxtalinéaires, les collages et les découpages. J'ai acheté presque toutes les planches coloriées des châteaux de la Loire. Chez nous, il faut commander tout ce qui ne fait pas partie du fonds de magasin. Les livres, les agendas et les crayons de couleur arrivent avec du retard, quelquefois la veille d'une composition. On veut avoir tout de suite ses cadeaux.

Grand-mère le sait bien qui n'achète jamais rien sans moi et fait faire aussitôt un paquet que j'emporte à la main. Dès que j'ai une bonne place en composition, je cours chez elle. Grand-mère a fait un petit tableau du tarif des bonnes places. Quand je suis premier, elle me donne dix francs, cinq quand je suis second et trois si je suis troisième. Elle dit que je devrai rembourser à partir de vingt-cinquième, mais je n'ai pas à craindre d'être en queue de ma classe. On ne va pas chez grand-mère sans qu'elle invente chaque fois une nouvelle façon de faire plaisir.

L'appartement de la place des Vosges me plaît tant ! Je voudrais que grand-mère soit assez riche pour avoir tous les appartements du deuxième étage de la place. J'aurais le plaisir de courir tout autour. Julia m'y emmène déjeuner chaque jeudi et chaque dimanche. Grand-mère me raconte des histoires de la jeunesse de maman. Elle était si belle et si élégante que tout le monde voulait l'épouser, ce qui m'agace. Un monsieur qui est devenu plus tard le directeur d'un grand magasin, lui faisant la cour, avait laissé échapper pour se vanter cette boulette : « Je rentre tous les soirs avec des billets plein les poches. » Grand-mère dit que ce simple mot l'a perdu. Ce n'est pas un simple mot. J'en veux à grand-mère d'avoir laissé ce monsieur approcher de sa fille.

Un autre, dit-elle, voulait connaître maman et s'étonnait de ses réponses inattendues quand il l'interrogeait sottement sur ses goûts. Il a eu le malheur de laisser échapper : « Comme vous êtes curieuse ! » Elle a répondu aussitôt : « Ce n'est pourtant pas moi qui pose les questions. »

Le jeudi et le dimanche, on ne me mène heureusement jamais plus prendre l'air à la Muette, comme on l'avait fait il y a trois ans. J'avais voulu lancer une toupie avec

mon fouet. La toupie a sauté en l'air et est allée droit dans l'œil d'une vieille dame qui passait. Depuis, on n'est jamais plus retournés là-bas. Souvent papa m'emmène au théâtre. Au Vieux-Colombier j'ai presque tout vu, depuis *La Locandiera*, où les petits marquis sont plus drôles peut-être que dans Molière parce qu'on ne sait pas d'avance ce qui va leur arriver, jusqu'à *La Nuit des rois*, de Shakespeare, la plus belle chose que j'aie jamais vu jouer*.

Je vais aussi aux Bouffes-Parisiens quand il y a Dranem. Je chante tous les jours qui suivent et quelquefois je ne peux m'arrêter de rabâcher des refrains idiots. Papa, lui, n'y va jamais. Enfin je sais par cœur le programme des cinémas. Je préfère surtout les films fantastiques allemands et tous les Charlot que je me répète le soir, scène à scène, avant de m'endormir. Je n'oublie pas Abel Gance. Pendant *La Roue*, c'était sublime, il y avait des spectatrices qui s'évanouissaient.

Quand je suis au spectacle, avant que rien ait commencé, et même quelquefois pendant qu'on joue, je me répète sans arrêt : « Cette fois, tu y es enfin. Comme tu les as bien attendues, ces trois heures ! N'oublie rien, tu ne pourras jamais être plus heureux. » Je me le dis trop, et j'arrive à ne pas pouvoir suivre la pièce ou le film. Sur un cahier neuf j'ai commencé un palmarès. J'y donne des notes, de zéro à vingt, à toutes les représentations auxquelles j'ai assisté. *La Nuit des rois* a le premier prix.

C'est Julia qui m'accompagne au cinéma. Julia a toujours été de la famille, puisqu'elle a élevé maman. Elle a été engagée à seize ans par grand-mère. Mais elle

* Belle critique littéraire. Je devais bien comprendre pourtant que ce n'était pas l'intrigue qui me transportait d'admiration. J'étais tout de même sensible à la seule chose de valeur. Mais je ne parle pas une seule fois de la poésie dans ce journal. C'est désespérant.